

C'est avec une grande émotion et une profonde tristesse que nous avons appris le décès soudain de Claude Liauzu, maître d'œuvre du dictionnaire de la colonisation, dont on lira plus bas le compte-rendu. Claude Liauzu est cet historien de la colonisation qui, par une pétition d'intellectuels, a mobilisé l'opinion publique sur certaines dispositions aberrantes de la loi du 23 février 2005. Notre collègue et collaboratrice Valérie Morin, qui achevait sa thèse avec lui sur les rapatriés d'Algérie, avait attiré son attention sur les dispositions les plus surprenantes de cette loi au moment de sa préparation. Cette vigilance a permis un débat mouvementé et une réflexion de fond sur les « lois de mémoire », au termes desquels une partie des problèmes posés, notamment la question de l'enseignement, a trouvé une solution dans une action correctrice du Conseil Constitutionnel.

Si le public a fait connaissance de Claude Liauzu par cette intervention d'intellectuel, et a pu ainsi découvrir le travail d'une vie, à l'INRP c'est dans une collaboration déjà ancienne que nous avons eu à nous féliciter de sa double implication, scientifique et citoyenne. Il m'avait contactée il y a une dizaine d'années, quand je m'efforçais, à grand-peine, de construire à l'INRP une mission sur les mémoires blessées, car il prêtait la plus grande attention à la question de la transmission scolaire, et partageait les soucis qui étaient les miens : s'il était impératif, après une trop longue période de silence, d'enseigner pleinement l'histoire de la colonisation et de la décolonisation, il convenait aussi de le faire avec toute la justesse nécessaire, si l'on voulait éviter de relancer d'interminables guerres de mémoire. Il avait le sens des enjeux de fond, des savoirs larges, des complémentarités entre disciplines. Rares sont les historiens qui ont de la considération pour la didactique et la pédagogie : nous avons perdu un ami et un allié, qui respectait les enseignants, comprenait leurs points de vue et leurs difficultés, et comptait sur leur implication active dans les débats.

*Sophie Ernst, juin 2007*

*Dictionnaire de la colonisation française*, 2007, Larousse

Claude Liauzu (dir.), Conseil scientifique : Hélène d'Almeida Topor, Pierre Brocheux, Myriam Cottias, Jean-Marc Regnault.

Compte-rendu par Sophie Ernst. Mai 2007

Concernant la colonisation et la décolonisation, les deux dernières années ont été marquées par les polémiques sur les mémoires, les lois, les réexamens et les réécritures du passé ; elles devaient mettre en avant l'offensive de groupes de mémoire revendicatifs, très offensifs à l'égard des politiques, et dans un rapport de forces où les historiens de métier pouvaient craindre de n'apparaître que comme des trouble-fêtes à l'autorité négligable. L'enseignement, également, a été singulièrement impliqué (et malmené) dans ces débats publics. Ce fut l'occasion de mesurer qu'il existait dans le public en général, et chez les jeunes enseignants en particulier, un intérêt renouvelé à l'égard de ce fait majeur jusqu'alors peu présent dans la mémoire nationale, et une non moins grande méconnaissance de l'histoire.

Par ailleurs, tendaient à s'imposer dans l'espace public, de façon accentuée à cause de ce soudain intérêt du public, des personnalités très médiatiques, se présentant comme historiens et l'étant parfois formellement, mais jouant avant tout du registre de la dénonciation : dans un style vindicatif, attisant les ressentiments, démultipliant les haines, en présentant une pseudo-histoire, en réalité fondée sur des caricatures, des anachronismes et des falsifications systématiques.

Face à ces dangers multiples, s'imposait la nécessité d'une vulgarisation de qualité, qui pour n'être pas dépourvue de convictions, ne céderait pas à l'histoire-procès, ni dans un sens, ni dans l'autre. Plusieurs ouvrages récents s'attachent donc soit à proposer une synthèse du savoir, soit à expliciter les enjeux de fond en démêlant les passions.

L'un de ces ouvrages de vulgarisation est le Dictionnaire de la colonisation dont Claude Liauzu a été le maître d'œuvre en coordonnant une équipe de 70 auteurs français et étrangers.

Le dictionnaire est une forme très intéressante de « synthèse », qui justement évite le caractère trop systématiquement ordonné de la synthèse classique : celle-ci nécessite le choix d'un fil rouge, d'un principe directeur qui permette la « mise en intrigue » du récit. Or, la juste connaissance de la colonisation a trop pâti d'avoir été saisie à travers les filtres contraires, mais également mystifiants, de ces « grands récits » qui se sont appelés le Progrès républicain, l'Impérialisme comme stade suprême du capitalisme, la pulsion génocidaire de l'Europe issue des Lumières...

Le dictionnaire est peut-être une des formes les plus adéquates à ce besoin de notre temps, qui sort de grands récits plus ou moins dénoncés comme mythiques et qui n'a pas la capacité ou le souhait de se replacer d'office sous un nouveau principe régulateur unique. Nous sommes dans un temps où il nous faut d'abord prendre acte d'une quantité d'approches, qui ne sont pas d'emblée et spontanément convergentes, et qui dessinent une « histoire en archipel ».

Le dictionnaire a fait appel à de nombreux auteurs mais s'est appuyé sur un conseil scientifique représentatif des différents domaines abordés, constitué de Hélène Almeida-Topor (historienne de l'Afrique et présidente de la Société française d'histoire d'outre-mer),

de Pierre Brocheux (historien de l'Indochine), Myriam Cottias (qui anime un réseau CNRS sur l'histoire de l'esclavage) et Jean-Marc Regnault (spécialiste de l'Océanie).

700 notices étudient les différents aspects de la situation coloniale. Le livre comprend une étude des temps forts, des notices et des dossiers sur les principaux aspects et débats concernant ce passé et 120 biographies. J'ai trouvé très intéressant qu'à côté des sujets portés par l'air du temps, l'Algérie, l'esclavage, il y ait une place significative faite par exemple à l'Indochine ou à Madagascar, représentés par de remarquables chercheurs, que la mode ne porte pas aussi manifestement. La nouveauté de ce dictionnaire tient aussi à ce qu'il aborde des problèmes qui ont été rarement traités jusqu'ici dans des ouvrages généraux et qui sont importants pour l'enseignement de l'histoire : l'histoire des femmes, le corps, les aspects culturels jusqu'ici négligés tels que la BD, les musiques et danses, les auteurs intéressés par la colonisation, les mots, le sport, en passant par les biographies de Marcel Cerdan, Zizou, l'esclave Solitude condamnée à mort ou Joséphine Baker...

Il y a quelque chose qui peut paraître dérisoire, l'importance donnée à ces figures à côté et par rapport à des acteurs « majeurs » de la politique ; mais c'est aussi faire place à la mémoire et permettre une entrée par la sensibilité, les figures qui ont forgé les représentations, les préjugés, les rêves, les peurs. Or, on mesure chaque jour davantage la nécessité de faire place de façon raisonnée et critique à cet encombrant acteur de l'histoire, l'imaginaire de la mémoire.

Les professeurs peuvent trouver dans ce dictionnaire un complément très commode et stimulant du manuel. C'est une forme papier qui retient quelque chose de ce que nous avons appris à apprécier, la construction d'un savoir qui utilise la navigation sur Internet ; nous avons appris à partir d'une curiosité, pour construire une recherche à partir d'un concept, d'un nom de personne ou de lieu, d'un cliché. En effet, on peut y rechercher un fait, un personnage, naviguer au gré de ses curiosités ; Claude Liauzu suggère ainsi de suivre, par exemple, les liens entre guerre coloniale, armée d'Afrique, Légion étrangère, biribi, tirailleurs, Bugeaud, Bigeard et bachi bouzouk (le mot est un des dix mots retenus cette année pour la francophonie : les officiers désignaient ainsi leurs collègues des troupes coloniales, considérés comme quelque peu barbares et exotiques)...

Néanmoins, le dictionnaire permet aussi, ponctuellement, des synthèses partielles sur des dossiers particulièrement stratégiques. Des notices développées font le point sur des questions générales et des débats dont certains sont classiques (par exemple le débat sur les rapports entre capitalisme et colonisation). On remarque que ces débats anciens quoique toujours importants, voisinent avec des problématiques plus contemporaines. Le dictionnaire fait place à des chantiers à peine ouverts, dans lesquels s'investissent de jeunes chercheurs, ainsi le problème de la crise de la masculinité au début du XX<sup>e</sup> siècle et la colonisation.

On a peut-être eu tendance, dans le débat sur la colonisation, à prendre les choses à travers le filtre des conflits franco-français relatifs à la guerre d'Algérie. Le retour du passé colonial alimente une importante production d'ouvrages sur cet aspect français de la colonisation, ce qui apporte des progrès, mais, trop souvent, l'édition laisse de côté les sociétés colonisées. Claude Liauzu et le conseil scientifique ont tenu à faire une place importante à ces sociétés colonisées, leurs mutations, leurs réponses. Le dictionnaire fait une place non négligeable à des chercheurs étrangers. C'est sans doute une donnée de base de la situation contemporaine de la recherche et même de la culture : il n'est plus possible d'ignorer (ou de regarder avec condescendance, ce qui revient au même ou pire...) les points de vue, les recherches du tiers-monde. Il n'est pas non plus pensable d'étudier la colonisation sans intégrer les questions et les chercheurs de ce qu'on appelle les Dom-Tom. On sait qu'un renouvellement des questions

a consisté à intégrer la problématique de la traite et de l'esclavage dans celle de la colonisation avec un débat intéressant sur les concepts : colonisation, colonialisation.

Il y a une aspiration des jeunes chercheurs à sortir du carcan d'une problématique en termes d'aires culturelles, entraînée par l'organisation universitaire ; celle-ci impose aussi d'autres découpages en termes de périodisation, délétères pour penser le choc de certaines civilisations sans écriture avec le monde européen, puisque d'emblée le cadre d'études installe le séquençage évolutionniste des sociétés qui alimente l'idéologie coloniale. Il y a là des blocages qui n'ont rien d'une occultation, mais qui tiennent aux structures qui après avoir été facilitantes, comme tout principe d'organisation, deviennent problématiques. C'est pourquoi le Conseil scientifique, bien que composé d'éminents spécialistes des aires culturelles concernées (l'Afrique, l'Indochine, le Maghreb...), a délibérément poussé à développer des thèmes transversaux, par exemple la crise des paysanneries, le travail et le mouvement ouvrier etc.

Ces choix peuvent être discutés et critiqués, ils doivent l'être car le progrès scientifique n'existe que par ces remises en chantier ; il manque sans doute des notices (nombre d'entre elles n'ont pu être publiées pour des raisons de contraintes éditoriales) et surtout un index. L'ambition d'un ouvrage de vaste synthèse doit composer avec la redoutable obligation de fournir un ouvrage de taille raisonnable, à un prix très abordable, moins de trente euros. Il y a l'ambition d'aller vers une histoire totale en sachant que c'est impossible, que l'on restera toujours en tension entre la diversité des points de vue et la totalisation instable. C'est pourquoi le dictionnaire est très heureusement complété par un site internet, qui fournit les compléments nécessaires (index des personnes, des lieux, des thèmes, bibliographies, notices...), et qui pourra intégrer des corrections critiques, inévitables dans un ouvrage de cette ampleur et de cette ambition, qui ne peut pas être en tout point irréprochable.

Néanmoins il faut reconnaître que du point de vue de ce qu'il revendique, ce mélange des genres, ce croisement des regards, il y a quelque chose de très original et de séduisant. Claude Liauzu, qui a été professeur d'université à l'Université de Jussieu, et a dirigé de nombreuses thèses, a toujours eu à cœur de mêler dans les colloques qu'il organisait, une grande hétérogénéité de paroles, faisant se côtoyer scientifiques et grands témoins historiques, maîtres confirmés de la discipline et jeunes chercheurs, chercheurs et enseignants, Français et étrangers. C'est cette ouverture qui l'a poussé, bien avant la plupart de ses collègues, à se préoccuper d'une coopération active avec les enseignants et les formateurs, dans un vrai respect de la fonction enseignante et dans un dialogue ouvert à la diversité des approches. Ce goût de l'hétérogénéité de Claude Liauzu, cette qualité de « passeur » entre des mondes qui s'ignorent, se retrouvent dans le dictionnaire. C'est à mon sens l'une de ses qualités remarquables.

Laissons pour conclure la parole au maître d'œuvre : « la colonisation a été, durant cinq siècles, un des facteurs majeurs de la mondialisation des sociétés et ces sociétés ne pourront faire face à cet immense défi, aux menaces de chaos en ignorant ce passé.

La cohérence tient à ce que tous les auteurs partagent une ambition : contribuer à replacer le passé colonial dans le grand mouvement qu'est l'histoire de la mondialisation des sociétés. Toutes, en effet, sont interdépendantes et sont traversées par la pluralité venue d'ailleurs. »